

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

50 ANS DE POUVOIR EN ALGÉRIE DANS UN FILM DE HERVÉ BOURGES*

Ceux qui l'ont exercé et leurs opposants en parlent

Raconter l'histoire du pouvoir en Algérie sans complaisance ni parti-pris, promettait Hervé Bourges pour le film qu'il vient de commettre, intitulé L'Algérie à l'épreuve du pouvoir et dont la première partie sera diffusée dimanche à 21h (22h, heure française) sur France 5, la deuxième partie devant suivre le dimanche d'après au même horaire et sur la même chaîne.

De notre bureau de Paris,
Khedidja Baba-Ahmed

Vu dans son intégralité en service presse, ce film ne laissera sûrement pas indifférent comme il ne laissera pas un sentiment d'œuvre majeure, loin s'en faut, sur l'analyse du pouvoir depuis l'indépendance. Mais il fourmille de déclarations, pour beaucoup d'entre elles exclusives, sur leur lecture du pouvoir dans lequel ils exercent ou dont ils furent les opposants. Un grand absent dans ce documentaire, les citoyens, comme si en dehors des dirigeants et de leurs opposants, les autres ne peuvent s'exprimer sur la nature du régime qui les a gouvernés.

«Tous ces gens-là sont discrédités. Si vous posez la question aux citoyens, ils vous diront que tout le monde est voleur, trafiquant... Il s'est créé des conditions à Alger où s'enrichir, s'adonner à la corruption est devenu normal et l'exemple vient d'en-haut.»

C'est feu Boudiaf qui parle et qui livrait alors son effacement devant ce qu'il découvrirait en ses débuts d'exercice du pouvoir, lorsque les décideurs lui firent appel. Il y a ainsi tout au long des deux parties du documentaire des fragments d'interviews données en leur temps ou pour certains hommes politiques vivants exprimés récemment (2010-2011) à Bourges et qui donnent froid dans le dos tant le marasme d'alors a non seulement perduré mais s'est amplifié. Le propos essentiel du film est de faire parler beaucoup d'acteurs politiques ou de la société sur l'exercice du pouvoir depuis l'indépendance. La première partie s'ouvre sur la fin de la longue nuit coloniale et l'explosion de joie des Algériens sortis en masse le 5 juillet 1962 et se poursuit jusqu'aux émeutes de 1988 et leur tragique répression. Tous les antagonismes, latents déjà entre le GPRA et Bureau politique du



FLN, les désaccords déclarés ou tus sur le contenu des accords d'Evian et les compromis négociés sont évoqués par beaucoup d'acteurs de cette période, le tout ramené à une seule question : qui sortira vainqueur pour la prise du pouvoir et avec quelles connivences ? «La vérité est que nous étions divisés pendant la guerre de Libération et maintenant on connaît l'histoire.»

C'est ainsi qu'explique Bachir Boumaâza la lutte pour le leadership. Le pouvoir «autoritaire» de Ben Bella — ce dernier vainqueur de la bataille au koursi «avec la bénédiction de Djamel Abdenasser affirme Aït Ahmed» — est très vite confronté à la contestation et ses alliés d'alors, Boudiaf, Khider, Ferhat Abbas..., démissionnent. Et comme tout pouvoir dictatorial, face à la contestation, Ben Bella décrète illégale toute voix discordante et dans la foulée interdit le Parti communiste et arrête, dit le commandant Azzedine, une «cinquantaine de cadres dont lui-même, Ferhat Abbas, Maître Bentoumi. Septembre 1963, Aït Ahmed défie le pouvoir et réclame le pluralisme politique. Ben Bella donne son explication de la fermeture du champ politique : «Je ne suis pas un dictateur mais nous sommes dans un régime révolutionnaire.» Le coup final à cette étape est le coup d'Etat du 19 juin 1965 justifié, comme le dit dans le film Kaïd Ahmed, «par le pouvoir personnel, la destitution d'un homme qui a bouffé tout le monde !» ; ce qui frise le ridicule lorsque l'on sait qu'en tant que chef «de l'organe du FLN», ce responsable écrasa toute révolte estudiantine.

La souveraineté en principe retrouvée n'est qu'illusion et Sid Ahmed Ghazali a eu ce bon mot : «Nous étions souverains dans

nos bureaux mais pas sur les gisements.» Dans ce coup de force, «Bouteflika a joué le déclencheur», affirme Lakhdar Brahimi, ancien ambassadeur et ancien ministre des Affaires étrangères et actuel envoyé spécial de l'ONU en Syrie. A propos de ce coup de force, de ce nouveau type de prise de pouvoir («Après tout Nasser aussi a fait un coup d'Etat», justifie Anissa Boumediène), pour Boumaâza «ni Boumediène ni Bouteflika ne sont responsables. En réalité, on est passé de la période des bœni-oui-oui à la période des garde-à-vous. Nous sommes partie prenante. Ceux qui se targuaient de faire partie de la classe politique n'ont pas joué leur rôle pour éviter le pouvoir personnel. L'armée devient de fait l'ossature du régime».

Autoritaire, le régime Boumediène le sera aussi selon la quasi-totalité des intervenants qui évoquent les assassinats, dont Khider à Madrid. L'universitaire, historien Djamel Eddine Merdaci est plus nuancé : «C'était un despote mais il avait une vision politique pour l'Algérie.» Et c'est justement là tout ce qui va manquer chez les dirigeants qui vont suivre et qui va constituer la deuxième partie de ce film.

A la mort de Boumediène en 1978, les luttes intestines au sein du FLN pour sa succession vont s'intensifier et aboutir, à la grande déception de Bouteflika qui se voyait le successeur naturel, à la désignation par l'armée de Chadli Bendjedid. «Ce sont les services de sécurité qui ont placé Chadli, même si officiellement c'est le Conseil de la révolution», note S. A. Ghazali. La situation est des plus chaotiques. 1980 voit le mouvement amazigh s'amplifier. 1984, un code de la famille en totale contradiction avec les dispositifs constitutionnels est promulgué. Le nouveau locataire d'El-Mouradia écarte tous ceux qui gravitaient autour de Boumediène. Le prix du pétrole sur le marché international est divisé par 6 à partir de 1986. La libéralisation du régime est proclamée et, dit Louisa Hanoune, «l'écart entre nouveaux riches et la population se creuse». Les caciques du régime étalent leurs richesses. Mieux encore, note Brahimi, «on a trouvé que Boumediène était allé trop à gauche et on a favorisé le penchant islamiste».

Eclate alors le 5 Octobre animé par une jeunesse qui défie en masse le pouvoir et ses symboles. En écho à Ali Yahia Abdenour, militant des droits de l'Homme qui évoque disparitions, tortures et balles réelles tirées sur les manifestants, Nezzar répond : «La police était dépassée... il y a

eu un déclenchement de tirs incontrôlables.» 1988 constitue la croisée des chemins pour les Algériens, «une rupture profonde entre le pouvoir politique et la société», dit Ghazali et, pour la première fois, «c'est le pouvoir qui est à l'épreuve de la société algérienne». Abdelaziz Rahabi, ancien ministre de la Culture et de la Communication, explique ce qui va suivre et qui va voir s'installer la bête immonde : «On a dit aux Algériens vous avez le choix entre le FLN et les islamistes.»

Pour Redha Malek, la création du FIS est l'œuvre de Ben Laden, et ce, dès 1992. «A cette date, Ben Laden, le grand argentier, est au Soudan.

Il finançait le FIS et a même rédigé de sa propre main les slogans repris dans les mosquées, stades et rues algériennes. La radicalisation du discours islamiste conduit à la suspension du processus électoral, à la «démission de Chadli» et au recours à Boudiaf, l'homme sans tache que l'on a assassiné, probablement parce qu'il projetait de s'attaquer à la corruption et à l'islamisme.» Bourges n'interroge pas beaucoup ni les faits ni les interviewés sur cet épisode. L'auteur qualifie Bouteflika, qui arrive au pouvoir en 1999, par «le consensuel». S'il ne fait pas beaucoup référence ni aux tractations qui l'ont propulsé ni aux bourrages d'urnes, il considère et l'écrit même dans sa présentation du film, «à la tête de l'Etat algérien, il s'emploie à rechercher le consensus pour ramener la paix civile, reconstruire le pays et lui donner son autonomie économique et financière» même s'il ajoute au final que «la corruption, mal universel mais aussi mal endémique algérien, jette une ombre sur le tableau du bilan politique de l'actuel président». S'ils avaient été questionnés, les citoyens algériens que Bourges a malheureusement superbement ignorés dans son panel d'interviews ou simplement en reprenant leurs cris et le contenu de leurs slogans lors des manifestations de rue de ces dernières années, sa conclusion n'aurait pas été aussi lisse.

Toutefois, et même si la complaisance est bien là à l'endroit de Bouteflika, le film de Bourges est à voir.

K. B.-A.

www.khedidja_b@yahoo.fr

*L'Algérie à l'épreuve du pouvoir, un documentaire en deux parties de Hervé Bourges, réalisé par Jérôme Sesquin. Diffusion les dimanches 30 septembre et 7 octobre à 9h (heure algérienne) sur la 5, dans l'émission Case du siècle.

CHEB HASNI ASSASSINÉ IL Y A 18 ANS (29 SEPTEMBRE 1994)

Il reste inoubliable et irremplaçable pour ses fans

En 1986, Hasni Chakroun enregistre sa première cassette dans laquelle il interprète une chanson en duo avec la chanteuse de raï Chaba Zahouania. Sa carrière connaît alors un début très prometteur.

Huit ans après ce premier pas dans le monde de la chanson raï, Cheb Hasni comptait à son actif plus de 150 albums. Adulé par toute une génération et très apprécié, même outre-mer, son avenir artistique allait de succès en succès. Mais cela était sans compter avec un destin tragique qui l'attendait un certain 29 sep-

tembre 1994, pour mettre un terme à son ascension artistique. Il a été assassiné dans son quartier à Oran (Gambetta), à l'âge de 26 ans.

Les chansons de Cheb Hasni, surnommé le Rossignol du raï, sont sentimentales, avec la particularité d'être personnelles, voire même intimes : il osait parler d'amour, de chagrin, de frustrations... En somme un parler jeune.

C'est ainsi qu'il enchaîne des titres à succès tels que *Mon Premier Amour* (1986), *Bayda mon amour* (1989) *Ezarga fel tilifoune*, *Jamais nenssa les souvenirs*, *Consulat*, *Gaâ Nsa*, *Mazel Kayen l'espoir*,



Galou Hasni Met, *Srat Biya Kassa*, et bien d'autres. Son amabilité, sa disponibilité envers ses fans qui l'accostaient dans la rue lui ont valu un respect et un amour indéfectibles et surtout fidèle, même 18 ans après sa disparition tragique.

Sa perte a été un drame non seulement pour ses fans mais aussi et surtout pour sa famille, avec, pour cette année, une pensée toute particulière à sa mère présente à chacun des hommages rendus à son fils. Aujourd'hui, elle repose enfin en paix puisqu'elle est décédée au début de l'année en cours. Cheb Hasni fait partie de ces artistes légendaires dont l'art ne meurt pas avec leur disparition, puisqu'à ce jour, ses chansons résonnent encore et ont toujours autant d'effet sur les êtres sensibles.

A. B.

Hamid Grine

dédicera son ouvrage «Sur les allées de ma mémoire» au stand des éditions Casbah, au Salon du livre (Sila) le 29 septembre de 14h à 16h.